



روزانه ها ...



پیوندها

قلم ها



خانه



آوردن این مطالب نه به معنای تأییدست و نه تبلیغ و نه ... تنها برای خواندنست و ...



آراد (م.) ایل بیگی گاه روزانه های دیروز ... و امروز

483



Géo : Iran , la surprise5

اگر نوشته ها خوب خوانده نمی شوند ، در این نشانی آنها را خواهید یافت :

http://www.geomagazine.fr/contenu_editorial/pages/geo_magazine/magazine/sujet_1/page_1.php



Aujourd'hui, priorité aux artistes iraniens. Comme lors de cette exposition organisée au MOCA, «L'est de l'imagination».



Sur le thème du sacré et du spirituel dans l'art, deux cent quinze tableaux ont trouvé leur place sur les cimaises du musée. Sans faire de vagues...

Photos: Francis Poirier et Philippe

L'IRAN DÉVOILÉ

Face aux interdits, de nombreux artistes ont quitté le pays après la révolution

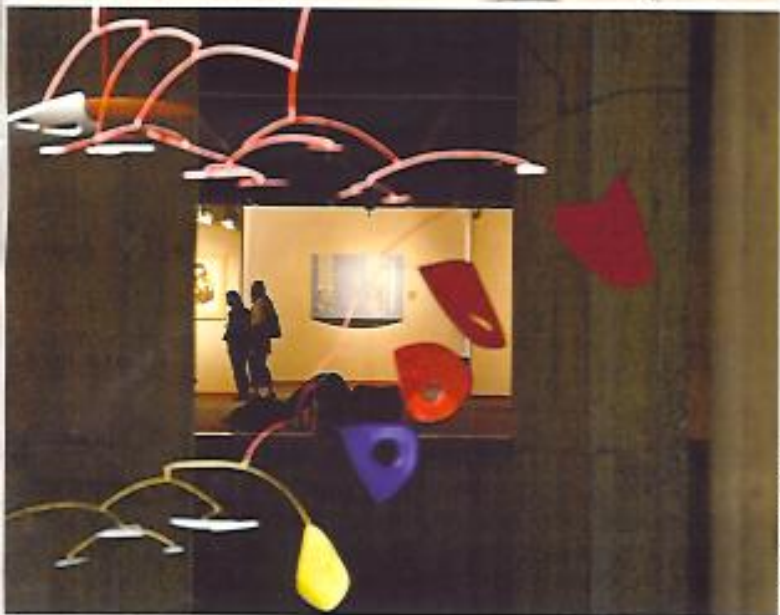


Photo: Photo: P. P. / Magnum

Demiers survivants de l'âge d'or du musée : les bronzes de Giacometti («L'homme qui marche I» et «La femme debout I») et «Le poisson orange» de Calder font partie des rares œuvres occidentales encore visibles au musée de Téhéran. Le bâtiment a été dessiné en 1977 par l'architecte Kamran Diba, cousin de l'ancienne impératrice.

► lection d'art moderne et contemporain du Moyen-Orient. Avec des incontournables, comme «Le peintre et son modèle», de Picasso, «Trace sur la paroi V» de l'Espagnol Joan Miró, ou «Mural on Indian Red Ground» de l'Américain Jackson Pollock. Sans oublier «Le suicide» d'Andy Warhol, et, du même artiste, ce portrait inattendu de Mick Jagger, la rock star américaine, dont les cassettes pirates circulent dans les soirées clandestines du nord de Téhéran.

Autant d'œuvres acquises dans les années 1970 par Farah Diba, l'épouse du chah d'Iran, le monarque qui régna sur le pays jusqu'à la révolution islamique. Cette férue d'art, qui, depuis, réside en exil à Paris, avait préféré à l'époque dépenser les pétro-dollars dans l'éducation et le développement culturel, pendant que son mari se concentrait sur l'achat de la dernière technologie militaire. La construction du musée, qui dura de 1970 à 1977, fut confiée à son cousin, l'architecte Kamran Diba, qui vit aujourd'hui entre la France et l'Espagne. Il en assura ensuite la direction, avant que le musée ne soit pris d'assaut, deux ans plus tard, par les révolutionnaires islamistes. L'une après l'autre, les interdictions religieuses recouvrirent le pays d'un voile noir et opaque. Chant des femmes interdit. Dessins de nus pros crits. Tchador obligatoire. Les nouvelles règles poussèrent les plus grands artistes à quitter le pays. Pendant la guerre Iran-Irak (1980-1988), puis lors des années de reconstruction sous la présidence de Rafsandjani (1989-1997), le MOCA servit de tribune aux artistes officiels. Ce fut l'époque des gigantesques fresques à la gloire des martyrs, visages angéliques sur fond de champs de tulipes.

En 1997, le nouveau climat de «détente» impulsé par l'élection d'un religieux éclairé et ancien ministre de la Culture, Mohammad Khatami, donne un nouveau souffle

Concert de rock clandestin, expo militante, réunion

Une salle de quartier, quelque part dans Téhéran. Sur les murs, de la moquette pour amortir le bruit. Quelques chaises pliantes en rang d'oignons et une fresque en guise de décor de scène. Au programme : les rockeurs du groupe 127. La soirée a été annoncée à la dernière minute sur Internet, une astuce des adeptes de la musique occidentale pour passer à travers les mailles de la censure. Les cinq musiciens font leur entrée en se faufilant, sac au dos, dans la queue des spectateurs. Leur concert est clandestin. Pourtant, la salle est comble. Face à un parterre de groupies en jeans et toulards perchés sur des chignons choucroute, Sohrab Moebbi, le jeune chanteur, s'approche

du micro, accompagné par la batterie et le trombone. «J'ai le droit d'être chopé par les flics, le droit d'être convoqué par le juge, le droit d'être envoyé au front... et de revenir, au fond d'un camion, dans une boîte!» rugit-il en anglais. Les mots, qui se perdent dans les applaudissements complices, laissent exploser les frustrations d'une jeunesse réprimée, élevée dans le culte des martyrs... Le constat est flagrant : si la pression s'est renforcée depuis l'arrivée du président conservateur Ahmadinejad, elle n'a pas découragé les artistes. Réunions de poètes au fond des cafés, défilés de mode dans le sous-sol des villas, expos photos improvisées dans des appartements

au musée. Ali Reza Sami Azar, diplômé en architecture de l'université de Birmingham, en Angleterre, la quarantaine et des idées à revendre, est nommé à sa tête. «L'enthousiasme était au rendez-vous», se souvient Hamid Severi, le conservateur. Pour la première fois dans l'histoire de la république islamique, les artistes ne sont plus sélectionnés selon des critères idéologiques, mais pour la qualité de leur travail. Le mur de la rigueur est brisé : place à la photographie d'art, aux vidéos, aux installations de groupe. Signe du nouveau climat d'ouverture, des artistes occidentaux, comme le sculpteur franco-américain Arman, sont invités à Téhéran. Très vite, l'amphithéâtre du musée se transforme en un lieu d'échange et de conférences sur l'art. On y parle cubisme, post-modernisme, expressionnisme abstrait : de nouveaux concepts venus d'Occident pour les jeunes artistes iraniens qui s'initient, les yeux écarquillés, aux théories des grands penseurs de la philosophie de l'art, Freud, Jung, Kant, Hegel, Nietzsche.

Le musée est redevenu un lieu de propagande du régime

Grâce au bouche-à-oreille, le musée d'Art contemporain s'impose alors comme le centre névralgique de la renaissance culturelle iranienne. Il devient également un tremplin pour les artistes du pays, qui y trouvent le soutien financier et la logistique indispensable pour aller présenter leurs œuvres à l'étranger. Les sculptures de Bitay Fayyazi et les peintures de Khosrow Hassan Zadeh, le premier artiste à avoir osé critiquer la guerre Iran-Irak, sont vite acclamées par le microcosme artistique occidental. D'autres talents sont récompensés dans différentes biennales d'art internationales. L'art iranien, isolé pendant tant d'années, retrouve sa place

sur la scène internationale. En 2003, Ali Reza Sami Azar reçoit la médaille d'or du National Art Club de New York, pour «son rôle actif dans la promotion des artistes iraniens». Une de ses dernières victoires avant que la parenthèse des réformes politiques et culturelles ne se referme et qu'il finisse par claquer la porte du musée...

Depuis, les toiles cachées sont de retour au cachot. Et un épais silence a envahi les allées presque vides du MOCA. Pour le nouveau ministre de la Culture et des Conseils islamiques, Mohammad-Hossein Saffar Harandi, ancien rédacteur en chef du quotidien ultra-conservateur «Keyhan», «il faut purifier le secteur culturel». Retour à la case départ : plusieurs partenariats d'expositions à l'étranger ont été annulés et le budget est désormais alloué aux artistes qui acceptent le moule de la propagande. Le prêt de certaines toiles de la collection occidentale de la chahbanou à des musées étrangers, initié par Sami Azar, a été suspendu. Et l'élégant bâtiment du MOCA, qui fut un temps un haut lieu du renouveau culturel iranien, est redevenu un QG de propagande du régime conservateur. C'est dans ses murs qu'en novembre 2006, les lauréats du très controversé concours des caricatures sur l'Holocauste ont reçu leurs trophées.

Aujourd'hui, les nostalgiques de la «glasnost» à l'iranienne continuent, par habitude, à se donner rendez-vous dans la cafétéria du musée. De là, ils peuvent contempler les bronzes, enracinés dans le jardin, d'Alberto Giacometti, René Magritte et Marx Ernst, symboles d'une avant-garde qui résiste. Sami Azar, lui, a trouvé une nouvelle manière de poursuivre son combat. Il dirige depuis un an un séminaire sur l'art contemporain iranien à l'université de Téhéran. «La salle est pleine à craquer, se réjouit-il, Je reste optimiste sur l'avenir de l'art iranien.» ■

poètes... les artistes font de la résistance

privés, festival de musique underground organisé sur Internet... Les créateurs explorent les derniers recoins de liberté qui leur restent dans un climat de censure de plus en plus féroce : des centaines de livres et de CD sont régulièrement interdits de publication, la police pointe de nouveau son nez dans les galeries d'art et arrache les toiles où l'on devine la chevelure d'une femme ou le baiser d'un

homme. Mais cette création sous contrainte a aussi révélé une multitude de nouveaux talents. Qui ne peuvent se dissocier d'un certain engagement politique. En témoigne cette exposition d'un genre inédit, récemment présentée chez Lili Golestan, qui dirige une des centaines de galeries privées de Téhéran. Les peintures sont lourdes de colère et de pensées macabres. Ici, sur un fond noir,

une colombe porte une tête de mort. Là, des gouttes de sang rouge s'échappent des mains ligulées d'un personnage représenté de dos. «Les tableaux que vous voyez ici ne sont pas des images ni des couleurs muettes. Ce sont les véritables et douloureuses photographies de notre vie», annonce une lettre rédigée en persan et accrochée à l'entrée, juste à droite. Son auteur, Delara Darabi, une jeune artiste de 20 ans, est absente. Accusée d'avoir participé à un crime, elle attend son exécution derrière les barreaux de la prison pour femmes de Rasht. L'Iran fait partie des pays qui continuent à appliquer la peine capitale. «L'exposition de ces tableaux, peints dans sa cellule, constitue la meilleure arme de combat



Les rockeurs provocateurs du groupe 127 font toujours salle comble, même si leurs concerts ne sont annoncés qu'à la dernière minute, pour déjouer la censure.



Dans la capitale, une centaine de galeries privées osent exposer les artistes controversés, comme Delara Darabi, 20 ans, condamnée à mort.

contre l'indifférence, un moyen de sensibiliser l'opinion publique à ce genre de sujet», confie Asieh Amini, une jeune militante des droits de l'homme, à l'origine de cette audacieuse initiative.

Etre juif et vivre en république islamique

Dans un Iran qui appelle à « rayer Israël de la carte », vivent 20000 juifs, la plus importante communauté au Moyen-Orient en dehors de l'Etat hébreu. Reportage.

Vendredi soir à Téhéran. L'avenue Youssef Abad est déserte. Ou presque. Dans la pénombre, on finit par distinguer, devant un bâtiment en ciment, un attroupement de quelques centaines d'hommes et de femmes. Une fois la porte en fer franchie, les kippas, calées au fond des poches, se mettent à fleurir sur les têtes des hommes. En cette fin de semaine musulmane, la minorité juive est venue célébrer le shabbat dans la plus grande synagogue de la capitale iranienne. Dans la salle principale, décorée de tapis persans, des gamins jouent au milieu des allées, et des mamans en tailleurs de fête s'échangent des sourires. L'ambiance est joyeuse, plutôt détendue. C'est un des nombreux paradoxes

de la république islamique : officiellement, depuis la révolution de 1979, la lutte contre le « régime sioniste usurpateur » constitue la pierre angulaire de la politique étrangère du pays. Ce midi, comme tous les vendredis, les fidèles musulmans ont crié « Mort à Israël ! » lors de la grande prière qui se tient dans l'enceinte de l'université. « Mais la communauté juive d'Iran demeure la plus importante au Proche-Orient, après Israël », tient à rappeler fièrement Haroun Yashayaie, l'ancien chef de l'Association juive de Téhéran. Au pays des mollahs, les juifs sont libres de pratiquer leur culte. Ils peuvent même produire du vin – interdit par l'islam – pour l'usage religieux. Ils disposent également d'un député au Parlement, à l'instar des chrétiens et des zoroastriens (ce qui n'est pas le cas de la minorité bahai, taxée d'hérésie). Ils ont leurs écoles, leur bibliothèque, leur hôpital, leurs boucheries casher.

Leur liberté est pourtant largement conditionnelle. « On nous laisse tranquille tant qu'on ne se mêle pas de politique », souffle Edna. Dans l'école adjacente à la synagogue Abrishami, coincée sur l'avenue de la Palestine où siègeait, à l'époque du chah, l'ambassade israélienne, cette juive iranienne initie les enfants de la petite communauté à la Torah. Mais les cours d'hébreu sont formellement interdits, tout comme les cours d'histoire sur la création de l'Etat d'Israël. Il y a quelques mois, Haroun Yashayaie osa interpellé dans une lettre le président iranien Mahmoud Ahmadinejad, en lui reprochant d'avoir qualifié l'Holocauste de « mythe ». Il s'est, en revanche, gardé de commenter les autres dérapages du président iranien, comparant l'Etat d'Israël à une « tumeur » devant être « rayée de la carte ». Et lorsque l'armée fait défiler ses missiles Shahab, d'une portée de 2000 kilomètres, et pouvant donc atteindre Israël, personne, dans la communauté juive d'Iran, ne réagit.

L'inquiétude est néanmoins présente. D'abord, parce que la plupart des juifs iraniens ont un parent proche ou lointain dans ce pays que refuse de reconnaître la république islamique. En 1979, à la chute du chah, connu pour être un allié des Israéliens, plus de la moitié des soixante-dix ►



Aucun signe distinctif à l'entrée de la synagogue Abrishami. Ce temple, situé sur l'avenue de la Palestine, accueille les juifs de Téhéran pour la prière du vendredi soir.



Dans les écoles juives du pays, c'est le ministère de l'Éducation de la République islamique qui décide du contenu des manuels scolaires consacrés à la Torah.



Aux mains du marié et du rabbin, des verres de vin. Les Juifs iraniens sont autorisés à consommer de l'alcool dans le cadre des rituels, comme lors de ce mariage.



Artisanat perse et culture judéo-chrétienne. Ce plateau typiquement iranien que vend l'antiquaire Elías Saldán représente aussi les dix commandements.

Les signes de 2500 ans d'histoire commune

► mille juifs d'Iran quittèrent le pays, en direction, prioritairement, des États-Unis et d'Israël. Aujourd'hui, ils ne sont plus que vingt mille environ, répartis entre Téhéran, Chiraz, Ispahan, Kermanschah et Yazd. La plupart d'entre eux vivent avec la peur de possibles représailles des autorités conservatrices au pouvoir. «On sait bien qu'à tout moment, on risque d'être pris en otage par le régime. La guerre verbale entre Ahmadinejad et Olmert [le Premier ministre israélien] fait craindre le pire», souffle un vieil homme, croisé à la synagogue Youssef Abad, et qui préfère taire son nom. Il n'a pas oublié l'affaire dite des «13 juifs», vite enterrée, et pourtant si présente dans les esprits. En 1999, treize membres de la communauté, dix de Chiraz et trois d'Ispahan, étaient arrêtés pour «espionnage au profit de "l'entité sioniste"» (Israël, en jargon officiel). Ils furent relâchés quelques années plus tard au prix d'une gigantesque mobilisation internationale et après s'être résignés à l'exercice des aveux forcés, sur la télévision d'Etat.

Et pourtant, poursuit le petit homme, «ça s'est passé sous Khatami, l'ami des juifs... Alors imaginez maintenant !» Avant son élection, en 1997, ce religieux réformateur avait fait campagne sur le thème «L'Iran pour tous les Iraniens», une référence indirecte au respect des diversités ethniques et religieuses. C'est sous sa présidence que les autorités commencèrent à fermer les yeux sur les voyages des juifs iraniens en Israël. En général, le trajet s'effectue via Is-

tanbul, où le consulat israélien délivre un visa sur une feuille volante. «Les ennuis, on les rencontre d'ailleurs plutôt à l'aéroport de Tel-Aviv, où l'on se fait fouiller pendant des heures, parce qu'on vient de Téhéran», glisse Ilana, une juive de Téhéran qui rend régulièrement visite à ses deux sœurs exilées en Israël. Les réseaux téléphoniques sont toujours inexistantes entre les deux pays. Mais Ilana a trouvé la solution : pour l'équivalent de 10 euros, il est possible de parler pendant des heures avec Israël, grâce aux cartes téléphoniques achetées à l'épicerie du coin et qui passent par d'autres réseaux. Ses deux filles, elles, ont opté pour le «chat» sur Internet avec les cousins israéliens.

Dans les téléfilms iraniens, les juifs tiennent toujours le mauvais rôle

«Quand je parle avec mes sœurs, elles me supplient de quitter le pays. Elles craignent qu'avec les tensions qui règnent au Proche-Orient, les autorités de Téhéran fassent l'amalgame entre juifs et sionistes», raconte Ilana. Il est vrai que ces derniers mois, les regards des voisins se sont noircis, les préjugés renforcés. A l'été 2006, en pleine crise entre Israël et le Hezbollah, la milice chiite libanaise soutenue par Téhéran, une boutique juive a été plastiquée à Chiraz. Mais Ilana refuse de sombrer dans la paranoïa : «Mes filles ont le droit d'aller à l'université. Elles ont des amis musulmans. Dans la rue, aucun signe ne nous distingue des autres. Par-



juive et perse, subsistent encore aujourd'hui

tir en Israël, pour quoi faire ? On ne parle pas l'hébreu. Le coût de la vie y est plus élevé. Et il faudrait redémarrer à zéro. Malgré tout, on aime l'Iran. C'est notre pays !»

Car l'histoire juive et l'histoire perse sont intimement liées. «Cyrus, le grand roi de Perse, a joué un rôle important pour nous», souligne Elias Saïdian, qui tient sur l'avenue Pasdaran une boutique d'antiquités, commerce où de nombreux juifs ont trouvé leur niche, faute de pouvoir accéder à des métiers de la fonction publique. «Dans la Torah, il est écrit que Cyrus libéra les juifs de leur captivité lorsqu'il conquiert Babylone, en 539 avant Jésus-Christ», poursuit-il. Et de citer la tombe du prophète Daniel à Shush-tar, au sud-ouest du pays, ou celle d'Esther à Hamadan. La boutique d'Elias incarne parfaitement ce mélange de deux cultures qui définit l'identité particulière des juifs d'Iran. Il y vend, pêle-mêle, de vieux manuscrits de la Torah rédigés en hébreu, des mosaïques persanes flanquées de l'étoile de David, des tapis d'Ispahan et des calligraphies coraniques. «Au printemps, ajoute-t-il, je fête à la fois le Nowruz, le Nouvel An perse, et la Pessah, qui commémore l'exode du peuple hébreu d'Égypte.»

Dans la jolie villa où Dayan, jeune juive de 23 ans, a rassemblé ses cousins pour célébrer son anniversaire, on se croirait dans n'importe quelle soirée clandestine iranienne. Entre deux danses persanes, sur fond de techno iranienne de Los Angeles, la bande de joyeux lurons se délecte de

poisson garni de riz aux herbes, un plat traditionnel iranien. Sur le buffet, trône une bouteille de vodka distillée. «Mes cousins de Tel-Aviv pensent qu'ici, on vit comme au Moyen Âge et qu'on ne peut même pas boire de soda», pouffe Deborah, 18 ans. Avant d'ajouter : «Je n'aime pas la musique israélienne, je n'y comprends rien.» Mais au fil de la soirée, les langues se délient. «En Israël, on se sent étranger. Mais en Iran aussi», glisse un jeune homme. «A l'école, se souvient-il, les enfants refusaient de boire dans mon verre, car ils me trouvaient "nadjes" (impur)». L'autre jour, c'est en pleurant que Dayan est rentrée de l'université : devant tous les élèves, son professeur avait raillé la Torah. Les téléfilms iraniens, enfin, ne font rien pour apaiser les pensées discriminatoires. Les juifs y tiennent toujours le mauvais rôle : voleurs, espions, escrocs. Résultat : dès que les tensions augmentent avec Israël, ils servent de bouc émissaire. «Nous sommes comme des poissons qui nagent dans un filet», commente, métaphorique, l'un d'eux. «Quand ça va bien, les Iraniens laissent le filet dans l'eau. Mais quand ça va mal, ils le retirent.»

Delphine Minoui



Delphine Minoui, correspondante du «Figaro» à Téhéran, a reçu le prix Albert Londres 2006.

GEO POUR ALLER PLUS LOIN : Sur notre site www.geomagazine.fr, nos reporters vous livrent l'envers du décor et vous dévoilent dans quelles conditions ces reportages, au cœur de la capitale iranienne, ont été réalisés. Découvrez également Téhéran par son ambiance sonore.

GEO 85

[دیگر گاه روزانه ها ...](#)

<http://rouzaneha.org/GahRouzaneh/DigarGahRouzaneha.htm>

از نگاه فریدون ایل ییگی **اشعار** نوشته های سیاسی **نوشته ها و ترجمه های پراکنده** **گالری عکس** **فریدون، دانشی که رفت ...**

از نگاه دیگران **عکسهای شاعران و نویسندگان و ...** **کتاب و نشریه آوا** **نما** **ایران در نشریات فرانسوی زبان** **رویدادهای ایران و جهان در امروز**